

La maison en tourbe islandaise : vers une nouvelle valorisation patrimoniale

Sandra Coullenot

Doctorante en anthropologie au
Centre Max Weber (UMR 5283) de l'Université
Jean Monnet à Saint-Étienne.
Régisseur d'exposition et des collections de Musée
sandra.coullenot@univ-st-etienne.fr

Résumés

(Français) :

La maison en tourbe est une construction traditionnelle évolutive qui apparut en Islande lors de sa colonisation au IX^{ième} siècle. Cette architecture-sans-architecte est encore visible de nos jours à travers des vestiges archéologiques et un échantillon de bâtiments modernes (fin XIX^{ième}, début XX^{ième} siècles). Cet article présente les prémices d'une recherche doctorale en ethnologie dont la problématique est la place de l'habitat vernaculaire islandais en tant que patrimoine culturel ainsi que la transmission du savoir-construire en tourbe. Par la rencontre des notions d'ancestralité et de patrimoine bâti, ce texte présentera d'abord l'habitat en tourbe de manière tangible (enveloppe végétale fragile nécessitant une maintenance constante) puis immatérielle (trace de la mémoire domestique). Puis nous aborderons comment les divers acteurs du patrimoine envisagent et valorisent les vestiges de ce mode architectural abandonné dès le milieu du XX^{ième} siècle. Ainsi nous traiterons des discours et actions émanant des institutions officielles dont le symbole est la maison-musée puis de quelques initiatives plus locales et indépendantes tournées sur la transmission du savoir-faire et l'expérimentation.

(Anglais):

the turfhouse is a traditional and changing construction that appeared in Iceland when it was settled in the IXth century. This architecture-with-no-architect is still visible through some archaeological remains and a sample of modern buildings (late XIXth, early XXth centuries). This paper introduces a doctoral research in ethnology focused on the Icelandic vernacular habitation as a cultural heritage and on the transmission of the turf construction. By combining the notions of ancestrality and building heritage, this article will first present the turfhouse as an object (a vegetal and fragile envelop requiring regular repairs) and from an immaterial point of view (a trace of the domestic memory). Then, we will analyse how the various actors of heritage consider and valorize the remains of this architectural mode abandoned in the middle of the XXth century. Thus, we will analyse some aspects of the discourses and actions of official institutions whose emblem is the open-air museum and those of some local and independant initiatives whose aim is the transmission of savoir-faire and experimentations.

(Islandais) :

íslenski torfbærinn er byggingarform sem þróaðist síðan á landnámsöld. Þennan arkitektúr-án-arkitekts má enn sjá meðal fornleifa og nokkrir bæir eru enn uppistandandi (frá síðari hluta níjtjándu aldar og byrjun þeirrar tuttugustu). Greinin veitir innsýn í doktorsrannsókn í mannfræði sem hnitast um íslenska hібыlahætti sem menningararf og hvernig þekking á torfbyggingu hefur borist mann fram af manni allt til okkar tíma. Leidd verða saman hugtökin byggingararfleið og heimilisarfleið (þýðing á hugtakinu mémoire domestique). Því næst verður rætt um afstöðu hinna ýmsu aðila gagnvart þessu byggingarformi sem lagðist af um miðja tuttugustu öld og

sem mennigarleg staða virðist flókin. Fjallað verður um orðræðu og aðgerðir opinberra stofnana sem hafa með minjavörslu að gera, t. d. Þjóðminjasafns Íslands, og framtak sjálfstæðra aðila í heimabyggð til að miðla verkkunáttu og nota hana einnig til nýsköpunar.

Le poids de l'ancestralité

S'immerger dans la notion d'ancestralité c'est s'engager dans un concept fort de l'anthropologie classique. Par définition, ce qui est ancestral revêt un caractère ancien et fait autorité au sein de nombreuses sociétés ou groupes familiaux. L'ancestral est convoqué dans le présent dès lors que nous y faisons référence : il est donc lié à un processus de remémoration et de transmission du passé par le biais d'un acte rituel ou d'une parole. En ethnologie, l'ancestralité est d'abord incarnée par une personne - l'ancêtre - qui a une position précise et privilégiée dans une généalogie réelle ou fictive. Si l'ancêtre est en position de fondateur, cela fait de lui un être mythique et héroïque, garant des origines de son clan. Les travaux autour de l'ancêtre, intimement liés à la notion de parenté, ne sont plus aujourd'hui abordés de la même manière du fait des nouveaux aspects que peuvent revêtir les lignages (adoption, nouveaux modes de parentalité...). Le concept d'ancestralité a donc dû se renouveler en s'associant aussi à d'autres objets d'études tels que l'identité, la revendication de territoires ou encore le patrimoine culturel. Ce dernier, dans son aspect architectural, est d'ailleurs l'objet du présent article.

Ancestralité et patrimoine bâti

La combinaison ancestralité et patrimoine bâti semble naturelle puisqu'elle est au fondement du concept de patrimoine culturel¹. En France, depuis la création de ce concept dès le XVIII^{ème} siècle, le critère d'ancienneté est fondamental dans la définition et le choix des monuments historiques. Un patrimoine bâti ancestral doit distinctement être en mesure d'afficher un caractère ancien et ce critère ne posa pas de problèmes pour le classement des grands sites et monuments tels que les châteaux, les cathédrales, les monastères.... Mais qu'en est-il de l'architecture vernaculaire ? Si elle fut considérée dès les années 1960 comme "un fait privilégié pour l'ethnologie" (Chiva, 1987), l'étude de l'architecture vernaculaire et sa valorisation n'ont pas toujours fait des émules auprès des institutions patrimoniales françaises. Même si son sort a changé de nos jours, les ethnologues spécialistes du patrimoine aiment rappeler le mépris d'autrefois envers le "petit patrimoine" et l'habitat rural pour mieux se réjouir de la prise de conscience et de l'évolution des procédures de valorisation. Les chargés de mission de la Direction Générale des Patrimoine défendent depuis l'idée que ce patrimoine est "désormais mieux connu" (Auduc², 2006). Alors que nous avons tâché, en France, de sortir des visions archaïques et réductrices, nous pouvons nous demander quelle a été la destinée de l'architecture vernaculaire dans le reste de l'Europe occidentale et plus précisément en Scandinavie, lieu de notre terrain d'enquête. Les pays scandinaves sont fortement attachés à leur passé médiéval mythique peuplé de Vikings et d'aventures épiques relatées dans les *Sagas*, genre littéraire venu du pays nordique le plus petit et le plus au Nord : l'Islande. Sur ce territoire géologiquement à cheval sur l'Ancien et le Nouveau Monde, la connexion entre ancestralité et architecture vernaculaire s'avère particulièrement intéressante à observer.

¹ Le terme patrimoine, du latin *patrimonium*, désigne l'héritage du père.

² Arlette Auduc est agrégée d'histoire et conservateur régional de l'inventaire de l'Île-de-France.

L'article suivant vise à présenter les prémices d'un travail d'investigation mené dans le cadre d'une recherche doctorale. Axée entre autre sur les mécanismes de la transmission de l'architecture vernaculaire islandaise, cette recherche prend en compte un corpus de plusieurs sites présentant des habitations traditionnelles en tourbe situées en majorité en milieu rural. À côté de l'observation de bâtiments, l'immersion sur le terrain se fait par la rencontre d'informateurs et la réalisation d'entretiens³ conduits auprès de professionnels du patrimoine (conservateurs, architectes), de chercheurs (anthropologues, historiens, archéologues, géologues) et aussi auprès de locaux (charpentiers, maçons, bénévoles, artistes).

L'habitat vernaculaire islandais

Malgré l'isolement et l'inhospitalité des terres (éruptions volcaniques, tremblements de terre, inondations, vents violents...), il existe en Islande une architecture moderne et contemporaine notable. Le patrimoine bâti islandais reste néanmoins caractérisé par la maison en tourbe (essentiellement des fermes). Cette dernière est une construction traditionnelle connue dans l'Atlantique Nord et qui apparut en Islande avec l'arrivée de colons au IX^{ième} siècle⁴. La première chose que les migrants firent une fois débarqués sur cette terre volcanique inhabitée fut probablement la recherche d'un emplacement de vie et la réalisation de leur habitat. Ces nouveaux insulaires construisirent donc des fermes avec les matériaux qu'ils avaient à disposition : la tourbe, le bois flotté et parfois la pierre. Cette *architecture-sans-architecte* s'imposa à de nombreuses structures : églises, dépendances agricoles (étables, granges, etc.), passages semi-enterrés et clôtures.

Qu'est-ce qu'une maison en tourbe?

L'habitat islandais est globalement constitué d'un squelette en bois enveloppé de murs en tourbe de construction. Cette dernière est extraite de tourbières qui sont "des écosystèmes humides caractérisés par une saturation quasi permanente en eau (...) [et dont] les végétaux ne se décomposent que très lentement et partiellement" (Cubizolle et al., 2007). Les murs sont donc "appareillés" avec des blocs de tourbe de formes variées, appelés *strengur*, *snidda* ou *klömbruhnaus*. L'enveloppe herbeuse de ces bâtiments offre ainsi un habitat intimement intégré au paysage.

Hormis les sources textuelles et les nombreuses représentations visuelles existantes, nous connaissons la maison en tourbe par l'observation architecturale et l'archéologie. Ce mode de construction perdura du *landnám*⁵ jusqu'à la première moitié du XX^{ième} siècle. Tout au long de ces douze siècles, l'habitat a connu des transformations : il a ainsi évolué de la maison-longue (ou *hall*) à un ensemble de pièces organisées autour d'un passage central. Un travail de typologie des différents plans de maisons attestées en fouilles fut élaboré (fin du XVIII^{ième}, début du XIX^{ième} siècle) avec au départ une préférence marquée des premiers archéologues pour le *hall* qui renvoyait au mythe de la maison originelle, celle des grands héros des *Sagas*. Au XIX^{ième} siècle, à l'instar du tombeau égyptien, de la villa romaine ou du temple grec, le *hall* devint donc un élément significatif de la culture nationale islandaise. Les

³ De nombreux autres entretiens sont programmés prochainement et ceux déjà réalisés sont en cours de retranscription.

⁴ Les colons venus s'installer en Islande furent principalement originaires de Norvège. Voir Vésteinsson, O., Þorláksson, H. & Einarsson, Á. (2005). *Reykjavík 871+/- 2, Landnámssýningin, The Settlement Exhibition*, Minjasafn Reykjavíkur (Reykjavík City Museum).

⁵ Mot islandais signifiant littéralement *la prise de la terre* (la colonisation), opérée vers les années 871. Voir Vésteinsson, O., Þorláksson, H. & Einarsson, Á. (2005).

aménagements les plus récents furent souvent négligés pour ensuite être étudiés comme il se dut : on découvrit alors un habitat capable de s'adapter à un monde principalement rural, aux changements économiques et sociaux et présentant des particularités régionales souvent liées aux conditions climatiques. Les innovations et la modernisation ont longtemps été oubliées lorsqu'il fut question du bâti vernaculaire, comme le souligne l'anthropologue Michel Rautenberg dans ses travaux sur l'architecture rurale (2003). Pour l'Islande, l'archéologue Gavin Lucas met en lumière ces adaptations : "(...) même si l'habitat en tourbe est considéré comme une construction traditionnelle en contraste avec les maisons en pierre et en béton, cela ne signifie pas qu'il n'y avait pas de changements au sein de cette architecture vernaculaire qui pourrait être décrite comme modernisante⁶". Aujourd'hui, la maison en tourbe est le marqueur d'un passé révolu mais nous pouvons aisément imaginer qu'elle a représenté une autoconstruction satisfaisante puisqu'elle subsista jusqu'à l'implantation en Islande du système capitaliste et de son lot de transformations socio-économiques.

Abandon et mépris

Malgré l'intérêt porté par les érudits et les premiers archéologues et nonobstant la création de *Húsaafn Íslands* (la collection de bâtiments supervisée par *Þjóðminjasafn Íslands*, le Musée National d'Islande), l'architecture en tourbe est contestée depuis la fin du XIX^{ième} siècle. Pour exemple, le 20 avril 1899 Guðmundur Hannesson publia dans le journal *Bjarki* un article décrivant les habitations en tourbe comme des taudis : le matériau le plus approprié et le moins onéreux utilisé jusqu'alors devint le symbole honteux d'un pays jugé pauvre. À cette période l'Islande connut pourtant sa propre révolution industrielle et les transformations économiques et sociales s'avérèrent même fulgurantes par la suite notamment pour l'industrie de la pêche et de l'agriculture. Gavin Lucas (2010) analyse qu'"en 2007, l'Islande fut relayée au 1^{er} rang des nations les plus développées par l'Indice de Développement Humain (IDH). Un siècle auparavant, la plupart de la population du pays avait encore un mode de vie rural et vivait dans des fermes en tourbe. Il ne fait aucun doute que le XX^{ième} siècle fut une période de changement rapide pour l'Islande, et malgré les développements des siècles précédents, l'industrialisation et l'urbanisation n'eurent qu'un impact réel sur l'île qu'à la fin du XIX^{ième} siècle et au XX^{ième} siècle". Dans le monde rural, on observa la mécanisation des tâches et la modernisation progressive des fermes s'opéra entre autre par l'arrivée d'un nouveau matériau de construction : le béton. Le consumérisme et le désir de confort entrèrent dans les foyers. "En 1910, plus de la moitié des maisons de la capitale étaient encore construites en tourbe, et ce ne fut que dans les années 1930 que la tourbe fut remplacée à l'échelle nationale par des habitations en pierre et en béton" (Lucas, 2010). L'anthropologue islandais Sigurjón B. Hafsteinsson offre une analyse plus critique de cette époque : "La vision négative jetée sur les maisons en tourbe devint à la fin du XIX^{ième} siècle et au début du XX^{ième} siècle un argument influent dans la modernisation de l'Islande. L'élimination des maisons en tourbe se transforma en mission morale de la modernisation dans le but d'améliorer l'hygiène et le bien-être général de la population⁷" (Hafsteinsson, 2010). Après la période de prospérité de l'entre-deux-guerres (durant laquelle l'Islande resta neutre) et après la Seconde Guerre Mondiale (quand l'île fut occupée par les Anglais puis par les Américains), les agriculteurs abandonnèrent peu à peu leurs vieilles structures en tourbe dans lesquelles furent parfois installés l'électricité, le chauffage et l'eau courante.

⁶ Traduit de l'anglais par l'auteur.

⁷ Traduit de l'anglais par l'auteur.

L'habitat en tourbe, de moins en moins adapté, devint un obstacle pour l'accès à une agriculture plus performante. Alors quel pouvait bien être l'avenir de ces constructions traditionnelles devenues obsolètes?

Une patrimonialisation compliquée

Si en France le *Monument Historique* fut initialement et aisément considéré comme l'illustration type du concept de patrimoine, ce n'est pas le cas en Islande où le patrimoine incontestable n'est pas bâti mais littéraire avec les *Sagas*, la poésie *Eddique*, les *rímur*... qui sont la matérialisation d'une tradition orale forte couchée sur le parchemin à partir du XII^{ème} siècle. Pourtant la maison en tourbe est intimement liée à cette production littéraire exceptionnelle puisqu'elle est le lieu où ces histoires ancestrales furent contées. Dès l'avènement de la discipline archéologique, l'habitat fut lié aux textes médiévaux comme le montre en 1899 l'ouvrage de Þórsteinn Erlingsson, *Ruins of the Saga Times*, qui chercha à retrouver les lieux de vie des héros décrits dans les textes. Mais ce dangereux exercice de l'analogie littéraire⁸, qui déboucha sur un *Sagacentrisme* tenace, contribua probablement à relayer l'architecture vernaculaire au rang de simple réceptacle des histoires extraordinaires d'un peuple entier.

Il paraît complexe de discerner quand la notion de patrimoine architectural se développe en Islande du point de vue de la population et des chercheurs spécialistes de ce champ. Selon l'anthropologue islandais Valdimar T. Hafstein, le processus de patrimonialisation de l'architecture s'exprimerait à la fin des années 2000 et il illustre son propos en se penchant sur l'affaire d'un incendie qui ravagea deux bâtiments au coeur de la capitale Reykjavík, le 17 avril 2007. L'un des bâtiments fut un des plus anciens de la ville (datant du début du XIX^{ème}). Ce fait divers fut couvert par les médias et "les reporters posèrent [à leurs interlocuteurs] différentes variations de la question : "sommes-nous entrain d'être témoin de la destruction d'un patrimoine culturel inestimable ?"⁹ (Hafstein, 2012). Hafstein, immergé au coeur de l'évènement, observa que "du sapeur-pompier au maire, tout le monde s'accorda sur le fait que, sous nos yeux, le patrimoine culturel de la capitale partait en fumée" (Hafstein, 2012). Selon lui ce fut la première fois qu'on fit référence à ces bâtiments en tant que patrimoine culturel : "d'autant que je sache, avant l'incendie de ces deux bâtiments, personne n'avait jamais parlé d'eux en terme de patrimoine" (Hafstein, 2012). Si la destruction de ces bâtiments urbains âgés d'une centaine d'années déboucha sur de telles *émotions patrimoniales*¹⁰, qu'en est-il de nos vieilles maisons en tourbe ? Leur perte déboucherait-elle sur "l'expression contemporaine d'une nouvelle sensibilité populaire au passé" (Tornatore, 2010) ? Et si la véritable raison de (sur)vivre de ces maisons ne tenait pas à la valorisation de leur présence physique mais à la valorisation de ce qu'elles représentent ? En 2003, Michel Rautenberg souligne très justement que "lorsque nous observons ce qui se passe aujourd'hui dans les processus de patrimonialisation de l'habitat rural, nous remarquons que la plupart des spécialistes s'attache avant tout à la maison considérée comme une enveloppe".

⁸ Sur ce sujet, lire l'ouvrage de l'archéologue islandais Adolf Friðriksson : *Sagas and Popular Antiquarianism in Icelandic Archaeology*, Worldwide Archaeology Series 10, Avebury, 1994.

⁹ Traduit de l'anglais par l'auteur.

¹⁰ Sur les émotions patrimoniales, voir l'ouvrage collectif (2013). *Émotions patrimoniales*, Ethnologie de la France cahier 27, Éditions de la Maison des sciences de l'homme. Et plus particulièrement l'article de Anthony Pecqueux et Jean-Louis Tornatore : "Morale et politique dans le monument historique. L'incendie du château de Luneville".

En tenant compte de cette constatation, mettons donc l'enveloppe en tourbe de côté pendant les quelques lignes suivantes.

Les vestiges du *Temps des Sagas* ou la double teneur ancestrale du patrimoine bâti islandais

En 1987, Claude Lévi-Strauss définit la maison de la manière suivante : "la maison est d'abord une personne morale, détentrice ensuite d'un domaine composé de biens matériels et immatériels. Par immatériel, j'entends ce qui relève des traditions, par matériel, la possession d'un domaine réel" (Lamaison & Lévi-Strauss, 1987). La maison islandaise relève effectivement de la possession matérielle mais elle n'est pas juste cela. Elle est aussi l'espace de vie et de travail d'un foyer, le lieu de la transmission du lignage familial, le réceptacle d'histoires généalogiques narrées. C'est parce qu'elle est un être vivant¹¹, qu'elle s'inscrit dans la stricte définition de la notion d'ancestralité. En effet, au début de cet article nous avons rappelé que l'ancestralité était un objet lié aux ancêtres mais nous nous étions écartés de cette définition pour mieux nous focaliser sur le caractère ancien des bâtiments. La maison est certes ancestrale par la longue utilisation de la tourbe comme mode de construction mais la présence continue des ancêtres dans la maison¹² lui permet aussi de traverser le temps. Ces ancêtres se manifestent d'abord dans la littérature que l'on lit à voix haute dans l'espace de vie (et les Islandais sont réputés pour avoir toujours été d'excellents conteurs d'histoires). Dans ces textes, les ancêtres "y tiennent des rôles essentiels, [c'est] parce qu'ils participent activement aux affaires qui préoccupent les vivants, à savoir des questions d'héritages, de généalogies et de combats pour l'honneur des lignées" (Pons 2002). Enfin, les morts semblent surtout occuper l'espace domestique de manière directe et quotidienne. Christophe Pons en rend compte dans son enquête ethnographique menée dans les fjörds du nord-ouest de l'Islande où il observa "comment des réseaux de solidarités sont tissés entre les communautés de vivants et de morts" (Pons, 2002) : "Dans la société islandaise, les morts font pleinement partie de l'espace social des vivants. Représentant l'antériorité des lignages, ils peuplent les foyers domestiques de leurs descendants" (Pons, 2002). Il y a donc au sein de la maison un "partage des lieux" entre les vivants et les morts.

Au-delà de la longévité de l'architecture vernaculaire islandaise et malgré sa fragilité et le mépris qu'elle a pu connaître, la connexion entre l'habitat et la *mémoire domestique* – c'est-à-dire "l'ensemble des souvenirs, des histoires, des traces qui sont transmises au sein d'une maisonnée et qui inscrivent la maison dans la durée (...)" (Rautenberg, 2003) – demeure essentielle et cette connexion, dont le vecteur est la transmission, semble parfois manquer dans le domaine de la valorisation de l'habitat en tourbe.

La valorisation des fermes en tourbe aujourd'hui

Après les voyageurs, les antiquaires, les érudits natifs, étrangers ou colons, le relais de la valorisation des bâtiments s'est fait par les institutions patrimoniales officielles représentées par des musées et leurs agents (conservateurs, historiens, architectes et archéologues) construisant une politique de préservation à dimension nationale et

¹¹ La maison est vivante car elle est occupée par des personnes et aussi parce qu'elle est constituée de tourbe, matériau vivant par définition.

¹² Notons ici que "le décompte des ancêtres" est une passion et une fierté chez les islandais, dont la conservation des lignages est déroutante (Pons, 2002). Dans son étude, l'anthropologue Christophe Pons rappelle que "(...) la plupart des familles connaissent leurs ancêtres et l'origine de leur fondation bien au-delà du premier recensement officiel de 1703" (Pons 2002).

locale avec l'appui de représentants implantés dans chaque comté. En termes de préservation, la première institution à s'engager dans la maintenance de bâtiments fut *Þjóðminjasafn Íslands*, établi en 1863. Dans le sillage du musée, se trouve *Minjastofnun Íslands* (l'Agence du Patrimoine Culturel d'Islande) qui a encore aujourd'hui pour mission de superviser la protection des vestiges archéologiques et du patrimoine bâti islandais et de s'assurer que ce patrimoine parviendra aux générations futures en appliquant la loi relative au patrimoine culturel¹³. Pour l'Agence, le patrimoine culturel comprend "les témoins de l'histoire de la nation"¹⁴ tels que les vestiges archéologiques et les bâtiments âgés de cent ans ou plus et qui sont hors du circuit de protection de *Þjóðminjasafn Íslands*. Ainsi, conformément à la loi du 31 Décembre 2012, on peut recenser environ cinq cent bâtiments classés selon leur valeur scientifique et esthétique. *Minjastofnun Íslands*, en tant que jeune institution administrative, relève de la compétence du Bureau du Premier Ministre. Son siège se situe à Reykjavík et des antennes sont présentes dans chaque comté du pays.

Au-delà de ces déclarations d'engagement de valorisation, qu'en est-il des "modalités concrètes du transmettre" (Berliner, 2010) sur le terrain ? Comment le bâti est-il maintenu et valorisé localement¹⁵ ? Comment le savoir-construire en tourbe est-il transmis dans notre monde contemporain ? Pour Arlette Auduc, "la valorisation et la transmission du patrimoine bâti et paysager supposent le maintien des techniques et des savoir-faire qui l'ont construit". Étudions donc maintenant quelques aspects des actions menées par les institutions officielles (*mémoire sociale*¹⁶) et par les citoyens (*mémoire collective*¹⁷).

Sauvegarder l'éphémère: l'ancestralité à rude épreuve

La problématique de la transmission du savoir-construire en tourbe et de sa valorisation nous ramène à l'enveloppe des bâtiments. Les problématiques de fragilité et d'entretien de l'habitat traditionnel sont connues des intervenants (usagers et professionnels de la restauration). Le cas islandais est délicat puisque la dégradation irréversible du matériau tourbe met en péril la pérennité des maisons. Une maintenance régulière est donc obligatoire si le souhait est de mettre en valeur les bâtiments qui sont parvenus jusqu'à nous.

Lorsqu'un bâtiment plusieurs fois restauré se dégrade, disparaît, ou présente des remaniements malheureux, la mémoire des lieux est utile mais le nombre d'anciens encore capable de construire en tourbe et de transmettre leur savoir-faire se réduit à peau de chagrin. Alors, comme le formule la sociologue Stéphanie Tabois (2008), "peut-on tirer un profit mnésique de l'absence d'un objet ?". C'est ici que pourrait intervenir la notion de l'*esprit de patrimoine* développée par Jean-Louis Tornatore. Puisque l'irréversible est "l'essence de la temporalité" (Jankélévitch, 1983) et que, par conséquent, nos bâtiments en tourbe ne retrouveront plus jamais leur forme

¹³ La dernière loi sur le patrimoine culturel fut votée en 2012 et entra en vigueur le 1^{er} janvier 2013, supplantant celle de 2001. Cette législation entraîna la fusion de *Fornleifavernd ríkisins* (l'Agence du Patrimoine Archéologique) et de *Húsafríðunarnefnd* (le Conseil du Patrimoine Architectural). Selon l'Act. no. 80/2012 du patrimoine culturel, les Fonds dégagés pour l'Agence doivent permettre la sauvegarde, le maintien et la recherche du patrimoine culturel préalablement protégé, listé ou classé. Pour mener à bien sa mission, l'Agence gère deux fonds spécifiques, le *forminjasjóði* (Fonds du Patrimoine Archéologique) et le *húsafríðunarsjóði* (Fonds du Patrimoine Architectural).

¹⁴ Voir <http://www.minjastofnun.is>, traduit de l'anglais par l'auteur.

¹⁵ Comme suggéré précédemment, les bâtiments en tourbe ne sont plus présents dans la capitale qui accueille 78 % de la population islandaise. La problématique de valorisation des bâtiments se localise en dehors du tissu urbain.

¹⁶ Ici la *mémoire sociale* désigne la mémoire produite par les institutions officielles (cf. Michel Rautenberg, *La rupture patrimoniale*, 2003).

¹⁷ Pendant de la *mémoire sociale*, la *mémoire collective* désigne la mémoire issue de l'échange social (Rautenberg, 2003).

originelle, ne faudrait-il pas se tenir à une valorisation axée sur la collecte de la *mémoire domestique* et sur l'adaptation des savoir-faire, permettant d'entretenir vaille que vaille les traces bâties du passé ? "Les objets du patrimoine se transmettent mais aussi changent et les causes qu'ils soutiennent avec. C'est à l'aune de cette capacité de renouvellement que doit être évalué le patrimoine aujourd'hui. L'esprit de patrimoine, c'est ce qui ne peut se transmettre et doit être découvert et saisi par chaque génération, d'un bout à l'autre de la planète. Quitte à laisser le patrimoine et à garder l'esprit" (Tornatore, 2010).

Le défi est complexe car la fragilité du matériau et l'épreuve du temps, qui comme l'indique le philosophe Jankélévitch "poursuit inexorablement sa course silencieuse sans tenir nul compte de nos supplications et de nos objurgations" (1974), restent ce que les institutions patrimoniales redoutent le plus. La fragilité et le temps posent problème et suscitent souvent des conflits. Les spécialistes arrivent-ils à faire avec la nature non permanente des maisons pour mettre en place leurs convictions patrimoniales et leur programme de réparations ?

Les *maisons-musées* en tourbe comme marqueur des défis institutionnels

La première rencontre entre le chercheur (et aussi le touriste) et la maison en tourbe islandaise se fait d'abord avec la visite des *maisons-musées*, à savoir un échantillon de maisons conservées en grande majorité sur leur emplacement d'origine et aménagées (à l'intérieur comme à l'extérieur) afin de recevoir du public. Elles représentent l'archétype de la muséologie de plein air (ou conservation *in situ*) dont la Scandinavie - Norvège en tête - est plausiblement la précurseuse¹⁸. Marc Maure, spécialiste de la muséographie scandinave, présente le concept du musée de plein air de la manière suivante : "Alors que la France est caractérisée par le développement tardif des musées d'ethnographie au profit des musées d'art et d'archéologie, et par un système fortement centralisé, le développement des musées des pays Scandinaves a depuis plus d'un siècle eu lieu suivant d'autres valeurs et modèles. La tradition Scandinave est caractérisée par l'importance primordiale accordée à la culture rurale traditionnelle, et par l'existence d'un grand nombre de musées d'ethnographie locale et régionale, dont le musée de plein air constitue la forme la plus typique" (Maure 2000). Certes l'Islande n'est pas l'illustration type de ce phénomène mais sa tradition rurale est avérée et très tôt des bâtiments furent démontés, déplacés puis mis en valeur. C'est le cas à *Skógasafn* (le Musée de Skógar) dont l'initiateur est l'emblématique Þorður Tómasson.

La majorité des *maisons-musées* islandaises fait partie de la *collection* de bâtiments *Húsaafn Íslands*, l'équivalent de nos *Monuments Historiques*. *Þjóðminjasafn Íslands* a la charge de cette collection et il en est partiellement le propriétaire. Malgré plusieurs tentatives de protections officielles dans les années 1910, le premier bâtiment à être listé fut la chapelle de Núpsstaðir dans le sud de l'Islande en 1930. Aujourd'hui, des experts (architectes et historiens) supervisent seize maisons en tourbe (sur un total de quarante bâtiments listés) situées partout dans le pays et présentant chacune une identité spécifique. Ces bâtiments étant choisis et expertisés, l'institution centrale que représente *Þjóðminjasafn Íslands* leur confère systématiquement un statut authentique et patrimonial. La plupart date de la deuxième moitié du XIX^{ième} et du début du XX^{ième}. Le défi des experts comme l'architecte Guðmundur Lúther Hafsteinsson est de les prospecter régulièrement et de

¹⁸ "Le musée de plein air rencontre un développement croissant dans tous les pays scandinaves pendant la période 1890-1920. Mais la Norvège se caractérise par l'ampleur particulière du phénomène" (Maure, 1993).

les conserver dans leur forme originale en collaborant avec des artisans locaux (maçons spécialisés dans la construction en tourbe et charpentiers).

Sur l'ensemble du corpus de bâtiment illustrant notre recherche, neuf font partie de *Húsaafn Íslands* et sept sont des *maisons-musées*. Ces neuf bâtiments prospectés présentent des états de conservation différents (deux sont dans un état médiocre : Grænavatn et Galtastaðir fram en cours de rénovation. Ces deux ensembles ne sont pas accessibles au public). Les dispositifs de valorisation mis en place autour d'eux sont traditionnels : visites libres ou guidées, animations de plein air en costume... Tous ne sont pas signalés de manière égale (avec panneaux signalétiques et touristiques). Les locaux qui vivent à proximité des sites et qui prennent soin des abords (comme c'est le cas à Bustarfell) font souvent le lien entre l'institution patrimoniale, les bâtiments et les visiteurs. Ils aiment conter l'histoire de ceux qui y ont vécu. À l'intérieur des *maisons-musées*, les visiteurs peuvent d'ailleurs voir de nombreux portraits des anciens propriétaires et parfois leur arbre généalogique. Mais les intérieurs sont vidés des occupants et les effets personnels semblent avoir été figés, livrant une réalité partielle de l'occupation des lieux.

Michel Rautenberg analysa en 2003 que "l'objet patrimonial "maison" tel que l'élaborent les spécialistes n'est pas l'expression de la culture d'un lieu, mais le stigmate d'une représentation du passé que notre regard projette sur un territoire déterminé. (...)". Du point de vue islandais, l'anthropologue Sigurjón B. Hafsteinsson (2010) observe que la politique culturelle islandaise a, depuis le changement de gouvernement au début des années 1990, un penchant néolibéraliste". Pour lui, "c'est dans ce changement de politique que nous devons situer et discuter le patrimoine architectural islandais". Hafsteinsson soutient l'idée que "la nouvelle politique culturelle vise à réduire les initiatives de l'état et à rechercher des alliances stratégiques avec des entreprises privées et des municipalités" (Hafsteinsson, 2010). Il est vrai qu'à côté des acteurs conventionnels qui font autorité, on observe depuis près de deux décennies de nouvelles organisations dont les directives ne viennent pas de la capitale mais émanent d'acteurs-habitants (administrateurs détachés, artisans, bénévoles, artistes) qui se sont donnés comme objectif de se réapproprier leur patrimoine bâti. Ces "acteurs domestiques ont, sur les maisons que leurs aïeux ont habités, des idées très différentes de celles des acteurs de la patrimonialisation" (Rautenberg, 2003) et c'est cette perspective que nous allons à présent introduire.

Des acteurs locaux dynamiques, décomplexés voire contestataires

Dans un article publié en 2013, l'architecte et historien Jean-Pierre Garric constatait que dans le domaine du patrimoine vernaculaire "nous percevons peu l'écho de la parole des ruraux" c'est-à-dire le "point de vue des occupants, des usagers et pour le dire plus simplement des premiers concernés". C'est également la constatation de l'anthropologue islandaise Anna Lísá Rúnaarsdóttir (rattachée à *Þjóðminjasafn Íslands*) qui, face au peu d'informations s'engagea dans les années 2000 à mener des entretiens auprès des personnes garantes du savoir-construire en tourbe¹⁹.

Les deux exemples d'initiatives locales qui ont été retenus ici (*Fornverkaskólinn* et *Íslenski Bærinn*) permettent de mettre des noms sur des artisans, des pratiques et des nouvelles formes de valorisation.

¹⁹ Rúnaarsdóttir, A. L. (2007). *Á tímum torfbæja, Híbýlahættir og efnismenning í íslenska torfbænum frá 1850*, édité par Steinunn Kristjánsdóttir, Skýrslur Þjóðminjasafns Íslands.

Le site de Glaumbær (composé entre autre d'une ferme conçue entre 1840 et 1880, modernisée au XX^{ième} siècle puis aménagée en musée en 1952) fait partie de *Húsasafn Íslands* depuis 1947. Situé dans le Nord-Ouest, dans la région de Skagafjörður, il bénéficie d'une grande visibilité et reçoit un grand nombre de touristes. En plus d'être sous la supervision de *Þjóðminjasafn Íslands*, Glaumbær a la particularité d'être géré depuis 1995 par une instance régionale appelée *Byggðasafn Skagfirðinga* (Musée du patrimoine de Skagafjörður). La conservatrice Sigríður Sigurðardóttir et son équipe locale ont mis en place en 2006 des stages de restauration appelés *Fornverkaskólinn* (Skagafjörður Heritage Craft School) dont l'objectif est d'enseigner les méthodes traditionnelles utilisées pour la reconstruction et la préservation des bâtiments en bois et en tourbe. Ce qui interpelle dans cette initiative, c'est qu'elle est née du désir de compléter les solutions peut-être insuffisantes de *Þjóðminjasafn Íslands* en terme de conservation des bâtiments.

Le stage pilote de *Fornverkaskólinn* a eu lieu en 2006 à Tyrfingsstaðir (au sud de Glaumbær), lieu d'un complexe fermier typique du début du XX^{ième} siècle et abandonné en 1969. La propriétaire de ce domaine agricole a autorisé *Byggðasafn Skagfirðinga* d'utiliser ses bâtiments pour les stages afin d'en faire un témoin de l'architecture vernaculaire de cette région. Depuis leur création, les stages sont ouverts à tous et sont intensifs²⁰. Les explications sont prodiguées par des artisans locaux : un charpentier et un maçon qui travaillent par ailleurs régulièrement pour *Þjóðminjasafn Íslands*. Ces stages en marge des démarches officielles permettent de questionner les "modalités concrètes de la transmission" (Berliner, 2010). Comment construit-on avec de la tourbe ? Comment réparer un bâtiment déjà en ruine ? La transmission des informations et des gestes se fait sur le terrain, verbalement ou par le biais de l'observation et du corps, avec des outils spécifiques (ceux que l'on peut voir exposés dans les *maisons-musées*) et des engins mécaniques. La restitution des bâtiments (effondrés à cause de l'abandon de la ferme) put également se réaliser grâce aux souvenirs des anciens occupants, encore vivants, et à des documents photographiques. Ces stages ne sont pas organisés comme une reconstitution historique et ils ne commémorent pas un mode de vie passé. Ils sont plutôt une performance sans public permettant de retrouver des techniques et des gestes d'antan en manipulant concrètement les outils et le matériau tourbe, assurant ainsi la transmission d'un savoir-faire de manière dynamique.

Pendant ces stages, on apprend qu'il n'y pas de règles spécifiques pour la construction en tourbe même si les particularités régionales sont notables. L'idée principale est de garder l'esprit de la maison et les artisans ont bien conscience que les bâtiments une fois réparés ne seront pas similaires aux originaux. Le maçon qui travaille à Tyrfingsstaðir, Helgi Sigursson, reconstruit les murs tels qu'il les trouve même s'ils ont un profil étrange : rien ne doit être inventé. Une observation prolongée des bâtiments permet de comprendre l'importance de la stabilité des fondations, des angles, de l'orientation des bâtiments par rapport aux vents, au soleil, à la pluie et l'importance de l'emplacement des blocs de tourbe. Helgi Sigurðsson laisse entendre qu'il est contre la recherche d'une formule magique pouvant maintenir les bâtiments plus longtemps. Tyrfingsstaðir est donc le lieu d'une action publique satellite. Bien que privé et ne bénéficiant d'aucune protection étatique conventionnelle, le site figure étonnement sur la proposition d'inscription au

²⁰ En juillet 2013, quatorze personnes de milieux et d'âges différents ont participé à trois jours de restauration sur une étable (*ffós*) et une grange (*ffárhús*) à Tyrfingsstaðir.

patrimoine mondial de l'UNESCO²¹ aux côtés de sites comme Glaumbær, Þverá et Keldur (*Húsaafn Íslands*). En effet, le Ministère de l'Éducation, de la Science et de la Culture s'engagea en 2011 dans le long processus de l'inscription de "la tradition des fermes en tourbe" au patrimoine mondial de l'UNESCO, sous les critères iii et iv. Quatorze ensembles – dont celui de Tyrfingsstaðir – figurent dans ce projet (rédigé à plusieurs mains par des spécialistes dont l'architecte Guðmundur Luther Hafsteinsson et l'historienne Guðrún Harðardóttir, travaillant tous deux à *Þjóðminjasafn Íslands*) et répondent visiblement aux critères de sélection.

Le projet de préservation de l'habitat en tourbe le plus indépendant reste celui de *Íslenski Bærinn (The Icelandic Turf-house Project)* créé par l'artiste Hannes Lárusson. Cette initiative est née dans le sud-ouest de l'Islande (Austur-Meðalholt) et se définit par trois actions : la restauration d'une ancienne ferme, la mise en place d'un espace contemporain dédié à la réflexion sur le patrimoine architectural et la pratique de techniques pour la restauration.

Le projet se concrétise sur un site qui présente les vestiges d'une ferme composée de plusieurs bâtiments en tourbe (habitation, forge, étable...) autrefois occupés par la famille de Hannes Lárusson. Ce dernier a commencé la conservation de cet ensemble typique du sud il y a plus de vingt ans. À proximité se trouve un bâtiment moderne où vit et travaille l'artiste. Cette nouvelle maison, où l'on retrouve le matériau tourbe, possède une grande salle d'exposition où sont présentées des productions visuelles (dessins, photographies, maquettes) permettant "une compréhension de l'évolution de la tradition des maisons en tourbe à travers les siècles" (Hafsteinsson, 2010). C'est principalement dans ce lieu que se déroule le workshop qu'organise Lárusson chaque printemps. Intitulé *Archaism, Amnesia and Anarchy in/of Architecture*²², il est destiné à de jeunes chercheurs et étudiants en architecture qui, pendant plusieurs jours, vivent sur le site afin de mener une réflexion sur l'architecture vernaculaire islandaise et sa transposition dans notre monde contemporain. Ils sont invités à faire des lectures et à échanger des idées avec l'hôte qui cherche à explorer le potentiel constructif, créatif et esthétique des maisons en tourbe. Les stagiaires expérimentent des idées, des outils, des combinaisons de matériaux à l'extérieur. Lárusson tâche de leur transmettre les "compétences pratiques requises pour la maintenance des bâtiments en tourbe (...) dans le but de préserver le patrimoine culturel" car pour lui "il est virtuellement impossible de préserver des maisons en tourbe sans préserver les pratiques, la théorie et l'idéologie qui font partie intégrante de leur construction"²³ (Hafsteinsson, 2010). Sigurjón B. Hafsteinsson, un des anthropologues traitant la question des maisons en tourbe en tant que patrimoine, participe aux ateliers dont l'intention est selon lui "de créer une institution culturelle ayant l'ambition d'enseigner et d'exposer le patrimoine des maisons en tourbe"²⁴ (Hafsteinsson, 2010). Cette initiative se distingue donc des institutions officielles et montre explicitement son désir d'aller au-delà des approches essentiellement empiriques comme celle *Fornverkaskólinn*. Pour Hafsteinsson, "Hannes Lárusson (...) définit le matériau tourbe d'un point de vue esthétique et philosophique" (Hafsteinsson, 2010).

Ces deux exemples d'initiatives locales en marge expriment des avis assez mitigés concernant le projet UNESCO qui semble être considéré comme un potentiel

²¹<http://whc.unesco.org/en/tentativelists/5589/>

²² Voir <http://aaaa-workshop.hi.is>

²³ Traduit de l'anglais par l'auteur, propos recueillis par Hafsteinsson (2010).

²⁴ Traduit de l'anglais par l'auteur.

obstacle à leur champ d'action. Pour Hafsteinsson, un tel projet devrait être soutenu par la population locale mais "les tentatives qu'ils [les représentants de *Þjóðminjasafn Íslands*] ont mis en place pour engager un dialogue ou pour atteindre les représentants locaux et s'approprier l'articulation du projet, semblent avoir échouées"(Hafsteinsson, 2010). Le texte du projet UNESCO déclare l'authenticité et/ou l'intégrité des quatorze bâtiments sélectionnés or il mentionne aussi explicitement qu'ils ont tous déjà été restaurés : "L'allure des maisons a été préservée, et des méthodes traditionnelles pour la construction en tourbe ont été employées"²⁵. Nous pouvons alors nous interroger : si les bâtiments sont constamment réparés, pouvons-nous déclarer qu'ils sont encore authentiques? Ou bien serait-ce le *savoir-faire* qui les rend authentiques ? L'UNESCO cherche-t-elle à entretenir un "mythe de l'original" ? Insiste-t-elle trop peu sur la transmission et la *mémoire collective* en tant qu'acte social et humain ? Dans le projet UNESCO, la notion de transmission n'apparaît effectivement qu'une fois : "Cette construction traditionnelle [en tourbe] a été importée en Islande lors de la colonisation et la transmission de sa connaissance s'est faite de génération en génération jusqu'à nos jours". Le texte ne mentionne pas l'identité des personnes opérant les restaurations et leurs manières de faire. Seule la phrase suivante livre une constatation quelque peu paradoxale mais du reste réaliste : les "constructions traditionnelles sont toujours en pratique en Islande bien que peu d'artisans aient reçu l'enseignement du savoir-faire détenu par les générations précédentes".

La survivance du savoir-bâtir en tourbe à l'ère du tourisme de masse

L'intervention de l'État islandais dans le domaine du patrimoine culturel est traditionnelle et règlementée. Quant aux autres acteurs, ils ne sont pas militants et leur engagement semble décomplexé néanmoins ils expriment, sans vraiment le formuler, le désir de réhabiliter un symbole tantôt négatif, tantôt rentable touristiquement²⁶. Le problème entre les institutions officielles et les organisations parallèles est souvent méthodologique et politique et l'Islande n'est pas une exception dans ce domaine. Dans ce contexte, est-il toutefois utopique de vouloir rassembler tous ces acteurs "pour une connaissance partagée du patrimoine rural" (Liévaux, 2004) ? Quels sont les véritables désaccords ? Lorsque Christophe Pons enquêta sur le partenariat symbolique entre les vivants et les morts, une informatrice islandaise lui dit : "Il y a des morts dans toutes les maisons comme il y a des plateaux avec des fruits... Qu'est-ce qu'on peut bien te dire de plus ? D'ailleurs, tu sais, les gens sont très étonnés ici de voir quelqu'un qui pose ce genre de questions, et ils se disent que t'es vraiment bizarre" (Pons, 2002). À l'instar de l'expérience de Pons, il semblerait que cette recherche sur la préservation des maisons en tourbe préoccupe plus les ethnologues qui la mènent que les autochtones.

Jusqu'à présent la valorisation des maisons en tourbe s'était essentiellement axée sur les vestiges existants (les fermes importantes des XVIII^{ième} et XIX^{ième} siècles) et l'image populaire de l'habitat viking (fantasme fort créé par les premiers archéologues). Aujourd'hui cet élitisme commence à s'estomper et des chercheurs ont déjà commencé à se pencher sur les friches²⁷ et les vestiges non listés. Même s'il n'existe pas à proprement parler d'archéologie du bâti en Islande, des archéologues

²⁵ Phrase "type" usitée pour la description de 13 sites sur 14. Traduit de l'anglais par l'auteur. Voir <http://whc.unesco.org/fr/listesindicatives/5589/>

²⁶ Notons qu'en 2014, 997 000 personnes sont venues visiter l'Islande (source : *Icelandic Tourist Board*), ce qui est considérable pour cette petite île. Les maisons en tourbe font partie des circuits touristiques même si elles font parfois difficilement le poids face aux grosses attractions que représentent les glaciers, les cascades, les volcans...

²⁷ Voir Pétursdóttir, Þ. (2012), *Small Things Forgotten Now Included, or What Else Do Things Deserve?*, *International Journal of Historical Archaeology*, 16 (3).

et certains architectes portent un nouveau regard sur cette architecture vernaculaire²⁸. Malgré la difficulté de rendre compte verbalement des gestes du savoir-faire, ces chercheurs nous permettent ainsi de mieux mettre en relation la maison et le matériau tourbe avec l'activité humaine, à l'aide de publications, de petites expositions, d'expérimentations et de reconstitutions. Par ailleurs, on observe une réactualisation du savoir-construire en tourbe à travers quelques réalisations architecturales contemporaines et certains aménagements urbains²⁹, coupant court à la sempiternelle "rupture entre des formes vernaculaires et les modes modernes de construction". (Rautenberg, 2003). Sans parler pour autant de véritable courant architectural, nous pouvons néanmoins noter des citations de l'emploi d'un matériau sur lequel quelques architectes des années 1970 s'étaient déjà penchés.

Bibliographie

- Auduc, A. (2006). Paysage, architecture rurale, territoire : de la prise de conscience patrimoniale à la protection, *In Situ*, 7. Récupéré du site de la revue : <http://insitu.revues.org/2737> ; DOI : 10.4000/insitu.2737
- Berliner, D. (2010). Perdre l'esprit du lieu, *Terrain*, 55. Récupéré du site de la revue : <http://terrain.revues.org/14077> ; DOI : 10.4000/terrain.14077
- Berliner, D. (2010). Anthropologie et transmission, *Terrain*, 55. Récupéré du site de la revue : <http://terrain.revues.org/14035>.
- Bonte, P. & Izard, M. (2002). *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Quadrige, PUF.
- Chiva, I. (1987). La maison : le noyau du fruit, l'arbre, l'avenir, *Terrain*, 9. Récupéré du site de la revue : <http://terrain.revues.org/3182> ; DOI : 10.4000/terrain.3182
- Cubizolle H. et al. (2007). *Origine, fonctionnement et conservation des tourbières*, Actes du colloque du château de Goutelas 5-7 octobre 2005, Université de Saint-Étienne.
- Erlingsson, Þ. (1899). *Ruins of the Saga Times: Being an Account of Travels and Explorations in Iceland in the summer of 1895*, London: Savid Nutt.
- Garric, J.-P., (2013). De l'art de bâtir aux champs à la ferme moderne, *In Situ*, 21. Récupéré du site de la revue : <http://insitu.revues.org/10467>
- Hafstein, V. T. (2012). Cultural Heritage. In Bendix & Hasan-Rokem (Eds), *A Companion to Folklore* (pp. 500-519). Wiley-Blackwell.
- Hafsteinsson, S. B. (2010). *Museum politics and turf-house heritage*, Félagsvísindastofnun Háskóla Íslands.
- Hannesson, G. (1899). Maður horfðu þjer nær – liggur í götunni steinn. *Bjarki*.
- Jankélévitch, V. (1983). *L'irréversible et la nostalgie*, Nouvelle bibliothèque scientifique, Flammarion.
- Lamaison, P. & Lévi-Strauss, C. (1987). La notion de maison, *Terrain*, 9. Récupéré du site de la revue : <http://terrain.revues.org/3184> ; DOI : 10.4000/terrain.3184
- Liévaux, P. (2004). Pour une connaissance partagée du patrimoine rural, *In Situ*, 5. Récupéré du site de la revue : <http://insitu.revues.org/2295>
- Lucas, G. (2010). The Tensions of Modernity: Skálholt during the 17th and 18th Centuries, *Archaeologies of the Early Modern North Atlantic Journal of the North Atlantic*, 1, 75-88.

²⁸ Voir Milek, K. & Edwald, Á. (2013), Building and keeping house in 19th-century Iceland. Domestic improvements at Hornbrekka, *Skagafjörður, Archaeologia Islandica* 10 ; Trbojevic, N., Mooney, D.E. & Bell A.J. (2012), A Firewood Experiment at Eiríksstaðir : A Step Toward Quantifying the Use of Firewood for Daily Household Needs in Viking Age Iceland, *Archaeologia Islandica* 9 ; Lucas, G. (2013), Concrete Modernity, Récupéré du site de l'article: <http://ruinmemories.org/2013/06/concrete-modernity/>

²⁹ Voir Einar Bjarki Malmquist, E. B. (2014). Proximités scandinaves, conversation, *A'A'*, 402.

- Maure, M. (1993). Nation, paysan et musée, *Terrain*, 20. Récupéré du site de la revue : <http://terrain.revues.org/3065> ; DOI : 10.4000/terrain.3065
- Maure, M. (2000). À la recherche de l'écomusée: la connexion scandinave, *Publics et Musées*, 17-18. Récupéré du portail *Persée* : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/pumus_1164-5385_2000_num_17_1_1326
- Mougel, M. (2006). *L'Europe du Nord contemporaine, de 1900 à nos jours*, Collection le monde : une histoire, série : mondes contemporains, Éditions Ellipses, 2006.
- Pons, C. (2002). Réseaux de vivants, solidarités de morts, *Terrain*, 38. Récupéré du site de la revue : <http://terrain.revues.org/1963> ; DOI : 10.4000/terrain.1963
- Rautenberg, M. (2003). *La Rupture Patrimoniale*, À la croisée.
- Reveyron, N. (2002). L'apport de l'archéologie du bâti dans la monographie d'architecture, *In Situ*, 2 Récupéré du site de la revue : <http://insitu.revues.org/1200> ; DOI : 10.4000/insitu.1200
- Tabois, S. (2008). La mémoire des fantômes, *Terrain*, 50. Récupéré du site de la revue : <http://terrain.revues.org/9393> ; DOI : 10.4000/terrain.9393
- Todorov, T. (1995). La mémoire devant l'histoire, *Terrain*, 25. Récupéré du site de la revue : <http://terrain.revues.org/2854> ; DOI : 10.4000/terrain.2854
- Tornatore, J.-L. (2010). L'esprit de patrimoine, *Terrain*, 55. Récupéré du site de la revue : <http://terrain.revues.org/14084> ; DOI : 10.4000/terrain.14084